suite de PREMIER PARACHUTAGE

devant la ferme ». Il mettra sous son hangar, pelles, pioches, manches à bois pour que tout soit enterré avant l'aube. Mais pour deux jours seulement.

A 19 heures, arrive « Lafond » de la de la S.A.P. avec une camionnette, vite remisée dans la cour de l'hôtel Brally. Lafond apprend à Besson que ce soir sera présent le grand patron des parachutages de la zone sud pour prendre possession de l'argent car « beaucoup d'argent doit arriver ». « Le grand patron ! quel honneur pour l'équipe » s'exclame Joseph.

A 22 heures 30, toute l'équipe prévue est à pied d'œuvre. A ceux déjà cités plus haut, il faut rajouter deux non prévus, amenés en renfort par les copains, **François Berthéol et Pierre Mazurier**. La camionnette munie d'une radio à ondes courtes arrive. Puis vers 23 heures, le grand patron, guidé par **Pierrot Brally**, se pointe avec sa voiture. Il serre chaleureusement toutes les mains. « C'est ainsi que pour la première fois je fis connaissance avec « Charles-Henry » qui n'était autre que **Paul Rivière**, qui sera plus tard député de la Loire.

MASSE ÉNORME DE GRAND RAPACE

On guette alors le bruit de l'avion. Dès que celui-ci est perçu, les hommes avec leur lampe électrique voilée de rouge sont postés aux quatre coins du terrain. Elles doivent indiquer le sens du vent au sol. « **Germain** est en bout de flèche avec une lampe de poche non voilée. Il doit, dès l'apparition de l'avion, faire en morse, la lettre convenue avec la S.A.P. ; mais les postes de radio n'ont pu accrocher celui de l'avion qui s'est éloigné plus au sud. ». Le voilà qui revient. « Masse énorme de grand rapace, il traverse en quelques fractions de secondes le terrain et disparaît en direction de Pomeys, laissant dans son sillage des corolles éclatantes qui se balancent nonchalamment au-dessus de nos têtes. » Quinze parachutes.

Commence alors la récupération des containers. « **Charles-Henry** » a vite trouvé les cartons à chaussures chargés de billets. 80 millions étaient attendus. Il s'empresse de repartir dans sa Traction « marquée du signe de la milice - un comble d'audace. » C'est ensuite « l'éreintante besogne » : transporter à 200 mètres, sur des brancards faits de gros bâtons, des containers de 300 kgs et les enterrer. « Nous sommes rentrés fourbus, se souvient **Joseph Besson**, crottés, les reins, les mains endoloris, mais les yeux brillants d'une joie radieuse. Quatre heures allaient bientôt sonner au clocher. »

Le samedi 13, il fallut chercher une autre cachette. Besson trouve un fermier de Grézieu, au village, **Jean Odin**, qui accepte de mettre un hangar à disposition. On pourra recouvrir le tout de foin. C'est bon pour le lundi soir, 23 heures. Besson doit s'enquérir aussi de trouver un camion et un camionneur. Il pense à quelqu'un qu'on lui a recommandé à Chazelles, mais celui-ci refuse. Au retour, réunion avec **Tito, Germain et Pierrot**. Ce dernier propose alors aux autres, « **Matthieu Guyot** », un ancien de 14-18. Celui-ci va chercher son beau-frère **Fleury Chevalier**. Ils donnent leur accord.

Le lundi soir, à Pluvy, par un vent glacial, l'équipe était à pied d'œuvre. Elle s'était renforcée, tente de se souvenir Besson, de **Joseph Perret, Pierre Pipon, Louis Reynaud, Marcel Venet**. La gendarmerie avait été prévenue. Les gendarmes **Bange, Minot et Waldmann** devait patrouiller entre la Neylière et Grézieu. A minuit, le camion avait rejoint son garage, mission accomplie.

Joseph Besson pouvait enfin souffler et s'occuper de sa grande famille.

CEINTURE ET PEAU DE BALLE

Le samedi suivant, arrive par le car Lafond de la S.A.P. qui vient chercher un carton d'argent de 20 millions que « **Charles Henry** » n'avait pas emporté. Il faut donc retourner à vélo dans la grange de la ferme de Grézieux, déplacer les lourds containers pour finalement y mettre la main dessus. Ce qui nous vaut l'envolée suivante de **Tito** dont se souvient Besson : « Dire qu'il y a là 20 millions, que je n'ai pas un sou vaillant, et que je risque ma peau pour çà avec comme remerciements ceinture et peau de balle. » **Lafond** dut payer l'apéritif au retour chez la **maman Brally**. Mais autre chose le chagrinait : l'emplacement du terrain, trop visible, notamment de Pomeys. Là-haut, le facteur avait remarqué des lumières le soir du parachutage. Il fallait donc trouver un autre terrain, lui aussi assez proche de St-Sym. Mais plus à l'est, donc plus éloigné de Chazelles où se trouvait la station de radar allemande de la Quinardière, sur la route de Chevrières. Dans l'immédiat, une tâche plus urgente se présentait : trouver une autre cachette, car dans la famille d'**Odin** de Grézieux, on commençait par avoir peur d'être découvert et de risquer de graves représailles. Grézieux n'est qu'à 2 km de Chazelles.

CACHÉS AU STAND DE TIR

Nous étions déjà fin février. **Germain** pensa d'abord à une ferme abandonnée sur la route de Grammond, mais elle ne pouvait faire l'affaire car Besson et Germain se rendirent compte sur place qu'elle était régulièrement visitée. « C'est en remontant le Pont Français que Germain eut l'attention soudain attirée par un point, dans un bois au-dessous de la maison bourgeoise du Calvaire. » L'ancien stand de tir, construit entre les deux guerres, la société de tir. Aujourd'hui, il est enfoui dans la broussaille. Le lendemain soir, vers 22 heures, Besson et Germain s'y rendirent, mais le local était bien fermé. Il fallut revenir un autre soir avec un trousseau de clefs et pénétrer à l'intérieur. Celui-ci se présenta suffisamment vaste pour stocker le triple de ce qu'il y avait à Grézieux. Cette cache fut donc retenue. Seul inconvénient : son accès par un petit chemin pentu de 200 mètres, ce qui nécessiterait de gros efforts pour acheminer les lourds containers.

« Jamais transport ne fut plus fatiguant » avouera Bertrand.

Il restait maintenant à trouver un autre terrain pour les parachutages.

Suite dans le prochain numéro.

suite de AU FRONT ET AU PAYS

25 JUIN- 16 JUILLET 1917

AU FRONT ET AU PAYS

le pré des quoique nous n'y soyons guère contentes, nous soupirions constamment après le retour des chers nôtres, dont la longue absence nous est si dure… »

Mercredi 27 juin - (EX) -Service pour **Jean Baptiste BRENIER**, maréchal des logis aux Spahis marocains, tombé pour la France à Salonique le 9 mai. (voir encadré p. 4).

Jeudi 28 - (MG) - Je ne l'ai pas encore vu, mais **Blanc** est arrivé mardi soir. Hier, il est allé aux foins et… ça le faisait suer. Il faut dire que tous les jours, nous avons une chaleur tropicale une partie de la journée, puis vers 4, 5 heures, cela se gâte, il y a de gros nuages noirs, quelques coups de tonnerre, puis la pluie se met à tomber abondamment. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de grêle, mais dans beaucoup d'endroits aux environs et notamment à Saint-Didier (=sous Riverie, pays natal de Marie), elle a fait beaucoup de ravages : on a pas

suite page 4